

## ÉPILOGUE

L'été de 1919 fut marqué par les grands revers qui devaient amener, quelques mois plus tard, la chute du gouvernement de l'amiral Koltchak. Les troupes bolchéviques avaient repris Perm et menaçaient Ekaterinbourg. Il fallut se résigner à abandonner avant leur achèvement les travaux qu'on avait entrepris dans la clairière de Koptiaki. Le 12 juillet, la mort dans l'âme, N. Sokolof se décidait à partir pour Omsk. Il y passa le mois d'août, puis, voyant que la situation s'aggravait encore, il continua sa route sur Tchita, tandis que je restais moi-même à Omsk.

Quelques semaines après son départ, deux officiers russes se présentaient à la mission militaire française et demandaient à me parler. Ils m'annoncèrent que le général D... avait une communication importante à me faire, et qu'il me priait de bien vouloir me rendre auprès de lui. Nous prîmes place dans l'automobile qui nous attendait et, quelques instants plus tard, je me trouvais en sa présence.

Le général D... m'informa qu'il désirait me faire voir un jeune garçon qui prétendait être le tsarévitch. Je savais en effet que depuis un certain temps le bruit de la survivance du grand-duc héritier s'était répandu à Omsk. On signalait sa présence dans un bourg de l'Altaï. On m'avait raconté que la population s'était portée au devant de lui avec enthousiasme, – les écoliers avaient fait des collectes à son intention, – et que le directeur de la poste lui avait offert, à genoux, le pain et le sel. En outre, l'amiral Koltchak avait reçu un télégramme par lequel on le priait de venir en aide au soi-disant tsarévitch. Ces racontars m'avaient laissé indifférent.

Craignant les troubles qui pouvaient résulter de ces circonstances, l'amiral avait fait amener à Omsk le «prétendant», et le général D... m'avait prié de venir, estimant que mon témoignage constituerait une certitude et couperait court à la légende naissante.

On entr'ouvrit la porte de la pièce voisine et je pus considérer sans qu'il s'en aperçut un jeune homme plus grand et plus fort que le tsarévitch, qui me parut âgé de quinze à seize ans. Par son costume marin, par la couleur de ses cheveux et la manière dont il les arrangeait, il rappelait très vaguement, de loin, Alexis Nicolaïévitch. À cela, d'ailleurs, se bornait la ressemblance.

Je fis part de mes observations au général D... On introduisit le jeune homme. Je lui posai quelques questions en français : il resta muet. Et comme on insistait pour qu'il me répondît, il déclara qu'il comprenait tout ce que je disais, mais qu'il avait ses raisons pour ne parler qu'en russe. Je m'adressai alors à lui dans cette langue. Ce fut tout aussi inutile. Il alléguait qu'il était décidé à ne plus répondre qu'à l'amiral Koltchak lui-même. Ainsi se termina notre confrontation. <sup>1</sup>

Le hasard avait mis sur mon chemin le premier des innombrables prétendants qui, pendant de longues années sans doute, seront un élément de trouble et d'agitation au sein de la masse ignorante et crédule des paysans russes.

En mars 1920, je retrouvai le général Ditériks et N. Sokolof à Kharbine où ils étaient venus échouer comme moi après l'effondrement du gouvernement de l'amiral Koltchak. Leur émoi était grand, car la situation en Mandchourie devenait de jour en jour plus précaire et l'on pouvait s'attendre d'un instant à l'autre à ce que le chemin de fer de l'Est chinois tombât entre les mains des rouges. Les espions bolchéviques pullulaient déjà dans la gare et ses environs. Que faire des documents de l'enquête ? Où les mettre en lieu sûr ? Le général Ditériks et N. Sokolof s'étaient adressés au haut commissaire d'Angleterre, avant son départ pour Pékin, le priant de faire ramener en Europe les reliques de la famille impériale, ainsi que les pièces de l'enquête, et ce dernier avait demandé des instructions à son gouvernement. La réponse se faisait attendre. Elle arriva enfin... elle était négative !

C'est alors que je fis une démarche personnelle auprès du général Janin, pour le mettre au courant de la situation. <sup>2</sup>

– Je suis tout disposé, me dit-il, à vous venir en aide. Je ne puis le faire que sous ma propre responsabilité, puisque le temps me fait défaut pour en référer à mon gouvernement. Mais il ne sera pas dit qu'un général français aura refusé les reliques de celui qui fut le fidèle

---

<sup>1</sup> Peu de temps après mon départ, le prétendu tsarévitch finit par avouer son imposture.

<sup>2</sup> La mission militaire française avait été évacuée peu à peu vers l'est et se trouvait en ce moment à Kharbine.

## ÉPILOGUE

allié de la France. Que le général Ditériks me fasse une demande écrite où il exprime sa certitude de mon acquiescement; je considérerais le doute comme désobligeant.

La lettre fut envoyée et le général Ditériks vint s'entendre avec le général Janin sur le mode de transmission du précieux dépôt à la personne qu'il lui désignait en Europe.

Deux jours après, le général Ditériks, ses deux officiers d'ordonnance, N. Sokolof et moi, nous chargions sur nos épaules les lourdes valises préparées à l'avance et nous nous dirigeons vers le train du général Janin qui stationnait à une petite distance de la gare. Échelonnés à quelques pas les uns des autres, nous approchons du quai, lorsque les derniers d'entre nous virent soudain surgir de l'ombre quelques individus qui nous accostèrent en criant : «Où allez-vous ? Que portez-vous dans ces valises ?» Comme nous pressions le pas sans répondre, ils firent mine de nous arrêter et nous intimèrent l'ordre d'ouvrir nos valises. La distance à parcourir n'était heureusement plus très grande; nous nous élançâmes au pas de course et, un instant plus tard, nous arrivions au wagon du général dont les sentinelles s'étaient portées à notre rencontre.

Enfin toutes les pièces de l'instruction étaient en sûreté. Il était temps, puisque, comme nous venions d'en avoir la preuve, nous étions repérés. Une heure plus tard, nous nous glissions l'un après l'autre hors du train et passions inaperçus entre les wagons des échelons voisins.

Le lendemain, le général Ditériks venait apporter au général Janin le coffret contenant les reliques de la famille impériale.

Cela se passait le 19 mars 1920.

Plus rien ne me retenait en Sibérie. J'avais le sentiment d'avoir rempli envers ceux auxquels m'attachaient de si poignants souvenirs, le dernier devoir qu'il me fût possible de leur rendre sur le sol même où s'était accomplie leur tragique destinée. Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis qu'on m'avait éloigné d'eux à Ekaterinbourg...

Ekaterinbourg !... Avec quelle émotion, au moment de quitter la Russie, je revivais jusqu'en leurs moindres détails les scènes douloureuses que ce nom évoquait devant mon esprit ! Ekaterinbourg, ce fut pour moi le désespoir de sentir vains tous mes efforts, ce fut la séparation cruelle et brutale; pour eux, ce devait être la dernière étape de leur long calvaire, deux mois de souffrances à endurer encore avant la suprême délivrance.

C'était l'époque où l'Allemagne voulait triompher à tout prix et croyait enfin toucher à la victoire; et, tandis que Guillaume fraternisait avec Lénine, ses armées tentaient encore une fois la ruée sur Paris.

Dans cet effondrement total de la Russie, il y avait cependant deux points où l'on résistait encore; dans cette nuit profonde, il restait deux foyers où brillait la flamme de la foi.

C'était, d'une part, la vaillante petite armée de volontaires du général Alexéief qui luttait désespérément contre les régiments soviétiques encadrés d'officiers allemands. Et c'était, d'autre part, derrière les clôtures de planches qui l'emprisonnaient, l'empereur menant, lui aussi, son dernier combat. Soutenu par l'impératrice, il avait repoussé toutes les compromissions. Ils n'avaient plus rien à sacrifier que leur vie; ils étaient prêts à la donner plutôt que de pactiser avec l'ennemi qui avait ruiné leur patrie en lui ravissant l'honneur.

Et la mort vint. Mais il lui répugnait de séparer ceux que la vie avait si étroitement liés, et elle les prit tous les sept, unis dans une même foi et un même amour.

Je sens bien que les événements ont parlé d'eux-mêmes. Ce que je pourrais ajouter maintenant, – si intensément que mon émotion ait été ravivée par le retour de ma pensée sur ces jours d'angoisse revécus parfois d'heure en heure, – ne paraîtrait que vaine littérature et sentimentalité hors de propos, auprès de la poignante signification des faits.

Je tiens cependant à affirmer ici cette conviction : il est impossible que ceux dont je viens de parler aient subi en vain leur martyre. Je ne sais quand cela sera, ni comment cela se fera; mais, un jour ou l'autre, sans nul doute, quand la brutalité se sera comme saignée elle-même dans l'excès de sa fureur, l'humanité tirera du souvenir de leurs souffrances une invincible force de réparation morale.

Quelque révolte qu'on garde dans le cœur, et quelque juste que soit la vengeance, ce serait offenser leur mémoire que de souhaiter une expiation dans le sang.

L'empereur et l'impératrice ont cru mourir martyrs de leur pays : ils sont morts martyrs de l'humanité. Leur réelle grandeur ne tient pas au prestige de leur dignité impériale, mais à l'admirable hauteur morale à laquelle ils s'étaient élevés peu à peu. Ils étaient devenus une force d'idéal; et, dans leur dépouillement même, ils ont rendu un émouvant témoignage à

## ÉPILOGUE

cette merveilleuse sérénité de l'âme contre laquelle aucune violence, aucune fureur ne peuvent rien, et qui triomphe jusque dans la mort.

